

ΠΕΡΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΛΟΓΙΣΜΟΥ
 ET LES DEBUTS DE LA LITTÉRATURE PHILOSOPHIQUE
 DANS LES PAYS ROUMAINS

L'histoire de la littérature et de la philosophie roumaines, forte des données fournies par les recherches de bibliographie roumaine ancienne, considérait jusque ces derniers temps que *le Divan ou la Dispute du Sage avec le Monde* (ouvrage de jeunesse de l'illustre prince moldave Démètre Cantemir) était bien la première œuvre philosophique écrite par un Roumain et en langue roumaine. Publié à Jassy en 1698, dans une édition bilingue (textes parallèles, roumain et grec), cet écrit reprenait le vieux thème philosophique des rapports de l'âme et du corps, qu'il examinait à la lumière sévère de la morale chrétienne. Pour la pensée roumaine de l'époque, cet ouvrage apportait quelque chose d'absolument nouveau: en effet, son auteur n'hésitait pas à chercher les exemples aptes à illustrer sa thèse même en dehors des textes chrétiens, traditionnels. C'est ainsi qu'il puisa chez les Stoïciens, chez Plutarque, Cicéron, Épictète et Sénèque, et même dans l'œuvre de philosophes plus proches de lui — si l'on peut dire — tel Érasme et J. B. van Helmont. Ceci témoigne en égale mesure et de son érudition et de l'ampleur de son horizon culturel. Et Cantemir s'avère un «moderne» du fait d'avoir mentionné, voire recommandé parfois, les ouvrages de «certains païens rien moins qu'indignes» ou «les dix commandements des Stoïciens». Son grand mérite, même s'il n'arriva pas à dépasser les limites de la pensée religieuse, reste toutefois d'avoir su reconnaître, en dehors de celle-ci, l'autorité des philosophes laïcs de l'Antiquité et de la Renaissance. Ne serait-ce que les polarités homme-univers et âme-corps — et il suffit pour qu'on range son ouvrage dans cette catégorie d'œuvres, plus vieilles en date, qui proposaient pour solution à l'attitude de l'homme envers le monde la relation macro- et microcosme.

Mais *le Divan* n'est pas le premier ouvrage philosophique imprimé en roumain, car ce titre revient de droit à la version roumaine du petit traité *Sur la raison dominante* (Περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ), publié à Bucarest en 1688 sous le nom de l'illustre historien Josephus Flavius, auquel on attribuait alors la paternité de cet écrit. La série des publications philosophiques en langue roumaine fut donc inaugurée par une œuvre de grande portée dans la littérature universelle — comme nous allons le voir tout à l'heure¹.

1. L'étude la plus complète de l'œuvre qui nous occupe ici est celle de J. Freudenthal, *Die Flavius Josephus beigelegte Schrifte ueber der Herrschaft der Vernunft*, Breslau, 1869,

Le traité *Sur la raison dominante* ou, en roumain *Pentru singurul ȋitoriul gînd*, a été rédigé au I^{er} siècle de n.è. Son auteur n'est pas Josephus Flavius, bien qu'on le lui ait attribué pendant longtemps, mais un lettré anonyme d'Alexandrie, homme de langue et de culture grecque, adepte du stoïcisme tout en restant, en même temps, un des fidèles de la tradition hébraïque. Avec des arguments empruntés à la pensée stoïque et à l'aide d'un motif littéraire ancien apte à illustrer sa thèse, Pseudo-Josephus tâchait de démontrer que la raison peut dominer l'affectivité. Sur les dix-huit chapitres de l'ouvrage en question, les quatre premiers sont réservés à l'exposé de la théorie des affects et de leur classification, en passions et vertus. Il y a là une trace évidente de l'influence que Platon et Aristote ont exercée sur la pensée stoïque et à travers elle, si répandue à l'époque hellénistique.

L'auteur estime qu'il y a deux aspects du problème, tous les deux d'une importance égale: la théorie et la pratique. Et la solution de ce problème doit nous aider à acquérir «la plus grande des vertus, c'est-à-dire la prudence (φρόνησις)». La Raison (il s'agit de la raison «bien orientée», du fidèle de la loi mosaïque) est définie par lui comme «la pensée au raisonnement juste» (ὀρθὸς λόγος, expression aristotélicienne), la pensée de celui qui tâche de vivre une «vie conforme à la sagesse». La Sagesse (σοφία) est la philosophie selon l'ancienne définition de Pythagore, transmise par Héraclide du Pont, Diogène de Laërte et Cicéron, à savoir «la connaissance des choses divines et humaines, et de leurs causes».

Cette étrange combinaison d'éléments pris à la pensée grecque et à la doctrine religieuse hébraïque rend l'ouvrage du Pseudo-Josephus un des produits caractéristiques de la culture hellénistique. L'auteur semble avoir été le contemporain et l'adepte des idées de Philon, le plus important représentant de la pensée alexandrine. La théorie des vertus cardinales, que les Stoïciens avaient empruntée à la *République* de Platon, l'exposé des rapports de la raison avec les affects aiderent Pseudo-Josephus à prouver l'entière liberté intérieure de l'homme. Doué d'une raison bien équilibrée, l'homme peut dominer le plaisir comme la douleur, il peut résister aux pressions extérieures et rester fidèle à son idéal, en pensée comme dans ses actes. S'écartant du stoïcisme, qui considérait les passions simplement comme des dérèglements de la raison et recommandait leur extirpation, Pseudo-Josephus, de même que les penseurs modernes (nous retrouverons cette idée chez Descartes) estimait que les passions sont innées et que la raison ne peut pas pré-

173 p. De la très riche bibliographie que ce petit écrit suscita, mentionnons comme très important l'article de J. Heinemann dans Pauly-Wissowa *Realencyclopädie der Klassischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1928, 27. Halbband, col. 800-805. Voir aussi Eduard Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, Bd. III/2, 4te Aufl., Leipzig, 1903, p. 297 et suiv.

tendre à les anéantir mais seulement à les dominer. Et pour illustrer cette théorie au moyen d'exemples familiers à ses lecteurs ou auditeurs, il mentionne, entre autres, la résistance du chaste Joseph aux avances de l'épouse de Putiphar ou bien il décrit, avec talent, la lutte héroïque des sept frères contre le tyran Antiochus.

Cet épisode — comportant la partie littéraire de l'ouvrage de Pseudo-Josephus mais à laquelle il confère l'importance d'une argumentation philosophique — avait eu lieu en 168 av.n.è. Les envahisseurs syriens venaient de s'installer à Jérusalem, imposant cruellement leurs lois aux habitants et essayant leur conversion forcée à la manière de penser et au mode de vie grecs. Ils pillent le Temple, interdisent la pratique des rituels traditionnels, bafouent les habitants les réduisant en esclavage. Soumis à une exploitation économique sans merci, heurté dans ses convictions les plus chères et dans ses vieilles traditions, le peuple se soulèvera sous la conduite des Macchabés et, au bout de maints combats sanglants, il arrivera à chasser l'intrus. Cette guerre d'affranchissement, qui, entre autres conséquences, eut aussi celle d'améliorer la condition des paysans, devait s'imprimer dans la conscience générale comme un modèle de résistance et de fidélité à la patrie.

Une autre histoire appelée à jouer elle aussi d'une grande popularité fut la narration de Jason, racontée ensuite dans le *Deuxième Livre des Macchabés*, relatant l'héroïsme de sept jeunes gens (confondus par erreur avec les Macchabés eux-mêmes) qui, avec leur mère et le vieux Eléazar, ont résisté aux promesses et aux menaces du roi syrien Antiochus IV Epiphane, les pressant à sacrifier aux idoles. Pseudo-Josephus voit dans cette lutte des sept jeunes gens un conflit entre la raison et les passions: guidés par la prudence (prise dans le sens de «raison pratique»), forts des vertus du courage, de la justice et de la maîtrise de soi, les héros dominent les passions du plaisir (la cupidité, la convoitise, la superbe, etc.), ainsi que celles de la douleur (le courroux, la peur, la souffrance physique, etc.). C'est pourquoi, sans diminuer la valeur littéraire de cet épisode (d'un réalisme souvent trop cru pour le lecteur moderne), l'auteur revient toujours sur son sens philosophique, en soulignant: «Vous voyez donc que la raison est bien capable de dominer les passions?». Plus convaincante que l'exposé théorique des chapitres introductifs, la partie narrative du traité était appelée à démontrer la vérité de la thèse de Pseudo-Josephus.

La renommée de Josephus Flavius, le célèbre auteur des *Antiquités judaïques*, les qualités intrinsèques de l'ouvrage dont la paternité lui était attribuée, sa langue choisie, le style élégant, l'heureuse fusion de la théorie philosophique et des éléments d'une histoire de grande popularité, et surtout le message apporté par cette histoire qui exalte la force d'âme et la résistance

devant l'oppression ont assuré pour longtemps une place privilégiée dans le monde des lettres au traité «Sur la raison dominante». Les grands auteurs du IV^e siècle l'introduirent, grâce à des traductions et des adaptations, dans la littérature byzantine.

Ensuite, les humanistes accordèrent un prix particulier à l'opuscule attribué à Josephus Flavius; Lupo da Castiglionchio, entre autres, illustre lettré et diplomate florentin, traducteur des classiques gréco-latins, en donna une version dès le XIV^e siècle.

De magnifiques miniatures datées des IX^e-XVI^e siècles, des peintures et des reliefs ornant les vieilles cathédrales attestent que, grâce en grande partie à Pseudo-Josephus, l'histoire des sept frères était devenue un motif courant d'inspiration pour les artistes du Moyen Age. En 1517, Erasme de Rotterdam, sensible au thème de la persécution comme tout penseur humaniste qui se permettait de critiquer de façon directe ou indirecte le Vatican, rédigea la paraphrase latine de cet écrit (*De imperatrice ratione*), publiée en 1524 entre les œuvres authentiques de Josephus. Le texte original sera imprimé pour la première fois sous le nom du célèbre historien, en 1526, dans l'édition de Strasbourg de *la Septante* et traduit, ensuite, en français, allemand, tchèque, italien, espagnol, hollandais, anglais. En 1661-1664, juste au moment où Arnauld d'Andilly préparait une nouvelle version française de l'ouvrage «Qui est un discours pour montrer que la Raison domine les passions», à l'autre bout de l'Europe, un jeune lettré moldave, le spathaire Nicolae Milescu donnait sa version roumaine intitulée *Pentru singurul Țitoriuł gînd*.

Le futur ambassadeur de la Russie en Chine se trouvait alors au début de sa carrière diplomatique et accomplissait auprès de la Porte la fonction d'agent diplomatique du voïvode de Valachie Grigore Ghica (1660-1664). Ex-disciple de l'Académie de Phanar et excellent connaisseur de la langue grecque, Milescu passait son temps en traduisant un livre jamais encore traduit en roumain jusqu'alors: l'*Ancien Testament*. L'édition grecque qui lui servait à cette fin (Frankfurt 1597) comportait aussi le petit ouvrage de Pseudo-Josephus; c'est ainsi que Milescu en donna sa première traduction roumaine. Le texte de cette traduction de Milescu s'est conservé dans ms. roum. 45 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, la Filiale de Cluj, ignoré jusqu'à ces derniers temps². Ce manuscrit est une copie de la traduction autographe de Milescu, revue par quelques lettrés valaques qui confrontèrent soigneusement le texte du spathaire avec la base grecque. Le codex dont

2. V. Nicolae Coșma, *Manuscrisele românești din Biblioteca Centrală din Blaj*, Blaj, 1944, p. 43-49; il y a là une description imparfaite du manuscrit (l'auteur ne reconnaît pas la plume de Milescu) et la reproduction incomplète et pleine d'erreurs des deux préfaces.

le texte a servi pour l'édition de la *Bible de Șerban* (Bucarest 1688) est un des documents les plus importants pour la connaissance de la technique employée par les traducteurs roumains des textes grecs au XVIII^e siècle et les renseignements fournis par sa préface sont une preuve certaine que l'édition de 1688 est la traduction de Milescu.

L'étude de cette préface permet d'induire l'extrême méticulosité, la probité scientifique, l'esprit critique des vieux traducteurs roumains. On peut suivre leur préoccupation de revoir méthodiquement la version du spathaire, qu'ils avaient choisie comme texte de base pour la version définitive; ils s'occupèrent de trouver des éditions originales de *la Septante* et des versions étrangères afin qu'ils puissent vérifier leur travail. Désireux de réaliser une édition critique, ils reproduisirent les variantes, complétèrent les omissions, rétablirent l'ordre logique des mots, notèrent les références aux endroits parallèles, mettant à profit les éditions des philologues étrangers qu'ils consultaient et comparaient systématiquement. Rédigée de cette manière, la traduction du ms. 45 est impressionnante par la richesse de son appareil critique, attestant, les profondes connaissances philologiques de ses traducteurs, ainsi que l'esprit humaniste et l'effort intellectuel immense dont faisaient preuve ces «maîtres autochtones» de la seconde moitié du XVII^e siècle. Aussi, est-ce là ce qui donne sa grande valeur littéraire à cette préface (en bonne partie inédite) d'un manuscrit comportant le premier texte critique préparé par des philologues roumains.

Mais revenons à Pseudo-Josephus. La traduction de Milescu du traité *Sur la raison dominante*, «policée» par les soins des frères Radu et, Șerban Greceanu quant à la langue, fut publiée en 1688 dans le sommaire de la *Bible* de Bucarest, pp. 740-750 —œuvre parue d'abord dans une version cantacuzène antérieure à la mort de Șerban et non encore signalée jusqu'à ces derniers temps, et ensuite dans une version patronée par le prince Brancovan que les bibliographes ont enregistrée depuis longtemps. Samuil Micu Clain imprima de nouveau le traité de Pseudo-Josephus, sans aucune modification, dans la *Bible* de Blaj, en 1795. Des raisons culturelles décidèrent d'une réimpression à Buzău en 1855: «pour rappeler l'antique langue parlée roumaine», de la traduction du traité *Sur la raison dominante*. Après cette date, il ne fut plus que signalé en passant, parfois avec des erreurs, dans quelques manuels d'exégèse (sans tenir compte de l'importance culturelle que prenait cette traduction), alors que les travaux de bibliographie, d'histoire de la culture ou d'histoire littéraire l'ignorèrent complètement.

La portée de la traduction et de la parution dans les pays roumains au XVII^e siècle de l'ouvrage de Pseudo-Josephus ne saurait être entièrement saisie qu'en rapport avec les circonstances culturelles de l'époque. Si les tra-

ducteurs de l'*Ancien Testament* (Milescu et les lettrés de Bucarest qui avaient revu et publié le texte) s'étaient conformés à la doctrine officielle de l'Église orthodoxe, ils auraient dû incontestablement laisser de côté notre opuscule, qui étant considéré comme un livre apocryphe s'est vu écarté de tous les bibles slavons ou latins et de leurs versions protestantes. Au commencement du XVII^e siècle, au moment d'une forte influence protestante sur le haut clergé constantinopolitain, le patriarche Cyrille Lucaris se prononça catégoriquement contre les textes apocryphes, interdisant leur introduction dans *la Bible*, ce qui n'empêcha pas, du reste, l'entrée — par cette voie d'accès — dans la littérature roumaine ancienne non seulement de l'écrit de Pseudo-*Josephus*, mais de toute une série d'apocryphes qui sont devenus par la suite des livres populaires ayant circulé pendant un certain temps en annexe aux manuscrits de l'*Ancien Testament* (tel fut le cas de *Joseph et Asinette*, *l'Histoire du contrat d'Adam*, *l'Histoire d'Ahikar l'Assyrien — Argyre et Anadan*, etc.).

Bien que sachant pertinemment, ainsi que la préface du manuscrit en question l'indique, que «la lecture de certains livres était interdite par l'Église», Milescu et ses collaborateurs ont néanmoins conservé le traité *Sur la raison dominante* sous son véritable titre, en lui reconnaissant une paternité faite pour scandaliser les théologiens de l'époque. Et s'ils procédèrent de la sorte, ce fut pour des raisons culturelles, passant outre, et à bon escient, les interdictions théologiques.

C'est la teneur philosophique de cet ouvrage qui a dû les attirer en tout premier lieu. La question des vertus et des vices n'était rien moins qu'inédite, mais l'inédit de Pseudo-*Josephus* résidait dans sa manière de la traiter. En effet, renonçant à la solution habituelle de l'autorité ecclésiastique et aux exhortations pieuses ou à l'invocation des tortures posthumes, l'auteur traite son sujet partant du point de vue rationnel de la philosophie stoïque, faisant appel seulement aux vertus explicatives de cette philosophie et argumentant avec des faits (l'exemple de choix, qu'il estime convaincant et dont il use à des fins philosophiques, est celui des sept frères). La maîtrise des passions est résolue dans les limites de la personnalité humaine, par les moyens propres à la raison, sans aucune intervention miraculeuse. Quand il évoque l'épisode des sept frères, Pseudo-*Josephus* ne le traite pas comme un martyr — ainsi que la littérature hagiographique le fera plus tard — mais comme un combat (*certamen*) dans l'ancien sens de ce terme, qui révèle des caractères fermes, complets et bien dessinés (l'auteur met en lumière la *καλοκαγαθία* de ses héros, l'idéal de la perfection humaine de l'Antiquité). La confrontation dramatique des sept jeunes gens, encouragés par leur propre mère, et du tyran Antiochus est peinte de manière à nous rappeler la légende de Niobé.

Familiers de la philosophie et de la littérature antiques, les traducteurs de Pseudo-Josephus savaient fort bien que, au point de vue philosophique et littéraire, l'œuvre de celui-ci constituait une nouveauté pour la culture roumaine de l'époque. Mais cette nouveauté répondait à une curiosité en train de se former et qui devait aller en s'accroissant au cours des décennies suivantes. C'est pourquoi l'idée stoïcienne essentielle à l'ouvrage *Sur la raison dominante* ne restera guère isolée dans la littérature philosophique roumaine : dans dix ans, Cantemir reprendra, dans *le Divan*, les références aux Stoïciens et quand, dans le même ouvrage, il conseille à «la raison juste et entière de maîtriser les penchants au péché» (III,1), il accepte implicitement l'idée que la raison est capable de maîtriser les passions.

L'opuscule de Pseudo-Josephus parlait encore plus aux traducteurs et lecteurs roumains du XVII^e siècle, grâce à ce message qui avait déjà enthousiasmé Érasme un siècle et demi auparavant. L'idée de la résistance à l'oppression devenait d'une actualité brûlante dans le climat politique et idéologique des pays roumains du temps (surtout durant le dernier quart du XVII^e siècle). La politique anti-ottomane de Șerban Cantacuzène, les tentatives secrètes avec les Autrichiens en vue d'une coalition qui, notamment après la défaite éclatante des Ottomans à Vienne (1683), devait signifier la fin imminente de l'Empire, semblaient rapprocher le moment de la délivrance des pays roumains, ainsi que de toute la Péninsule Balkanique du joug de la Porte. Aussi, les voix contre l'oppression commençaient à se faire entendre de plus en plus nettement, parmi les hauts dignitaires du pays, et leur écho se laisse saisir même dans les publications de l'époque.

Or, le traité *Sur la raison dominante* exaltait justement la résistance à l'opresseur et «la fidélité à la loi des ancêtres», proposant donc une solution à l'un des problèmes les plus pressants du moment. A ces raisons, essentielles pour les traducteurs roumains de l'ouvrage, il convient d'ajouter aussi le prestige dont jouissait une œuvre attribuée à Josephus Flavius.

Les historiens de la philosophie roumaine ne peuvent qu'étudier avec un grand intérêt un écrit présentant, même par voie détournée, une théorie empruntée à la *République* de Platon, des idées de l'*Ethique à Nicomaque* et des fragments de la doctrine de Zénon de Citium. C'est dans cette traduction de Milescu que nous trouvons, donnée pour la première fois en roumain, la définition philosophique de la Sagesse : «La Sagesse est la connaissance des choses divines et humaines et la connaissance de leurs causes». Toujours pour la première fois en langue roumaine sont exposées là la définition de la raison, l'explication fournie par le stoïcisme aux rapports réglant les vertus et les vices, la description de la manière dont la raison se rend maîtresse des affects.

Les linguistes aussi trouveront leur intérêt à étudier la version roumaine de ce petit traité qui nous apprend quelques dizaines de termes philosophiques du roumain ancien, et entre autres: *gînd* (raison), *întregăgiunea minții* (prudence, tempérance), *filosofie*, *întelepțiune* (philosophie), *filosofesc* (philosophique), *bună bunătate* (καλοκαγαθία), *chip* (idée), *materie* (matière), *patimă* (affect, passion), *denlăuntru semțituri* (sentiments intérieurs). La terminologie employée par les traducteurs roumains (non sans bien de difficultés et d'hésitations) traduit des notions précises de philosophie, psychologie et morale de l'original grec. La comparaison avec ce texte original rend possible la précision des sens multiples de certains termes roumains, par exemple: *întelepțiune* qui correspond au grec σοφία, φρόνησις, mais aussi au terme σωφροσύνη; ensuite *minte* = gr. νοῦς ou φρόνησις ou encore *gînd* = gr. λογισμός, διάνοια. Significative pour les connaissances approfondies des lettrés roumains de l'époque est la traduction nuancée du grec ὕλη = matière, que les textes roumains de la seconde moitié du XVII^e siècle rendent par *lucru* (chose), *lemn* (bois) ou *pădure* (forêt). Les traducteurs de Pseudo-Josephus et de *la Bible de Șerban* sont les premiers à distinguer nettement les sens différens que ce mot peut prendre et à user correctement dans un texte philosophique roumain le terme *materie* (matière).

Mais l'intérêt et la portée du premier ouvrage philosophique publié en roumain ne se limite point aux seuls domaines de l'histoire de la philosophie, de la linguistique et de la bibliographie. Les circonstances de la traduction et de l'impression du traité *Sur la raison dominante* nous font mieux connaître un épisode caractéristique de l'époque qui a vu le renouvellement en sens humaniste et laïc de la culture roumaine ancienne. En pleine culture médiévale, saisissant le prétexte de la traduction de certains textes religieux, quelques lettrés laïcs, de large horizon et de formation moderne, sans tenir compte des interdictions de l'Église, traduisent en roumain et publient dans le sommaire de *la Bible*, un écrit apocryphe. Et ce qui les incitait à le faire était justement la valeur philosophique et littéraire de cet ouvrage qui avait su garder intacte sa renommée depuis l'Antiquité, au Moyen Age ainsi qu'au moment du grand épanouissement de la Renaissance. Le titre même de cet ouvrage dans sa version roumaine prête à de réflexions bien significatives. Bien que la mentalité médiévale devait continuer pendant plus d'un siècle dans la pensée roumaine, il est intéressant de constater que grâce à «la raison dominante» (*gîndul cel singur țiitoriu*), l'idée de la suprématie et de l'autonomie de la raison a été argumentée et hautement affirmée dans les pays roumains dès le XVII^e siècle.